



TAHAR BEN JELLOUN

Né en 1944
(MAROC)

*Né à Fès, Tahar Ben Jelloun vit son adolescence à Tanger, deux villes de formation et de référence dans son œuvre. En 1971, il s'installe à Paris et collabore au journal Le Monde, où il signe des chroniques sociologiques et littéraires. Il reçoit, en 1987, le prix Goncourt pour son roman **La Nuit sacrée**. Essentiellement romancier, il a également publié des essais (**La plus haute des solitudes, Le racisme expliqué à ma fille, L'Islam expliqué aux enfants**). Poète, ses textes publiés de 1966 à 1995 ont été réunis en un volume, **Poésie complète** et il s'est également intéressé au théâtre.*

Au pays, Gallimard, 2009 ; rééd ; Folio, 2010

Ouvrier marocain émigré en France, Mohamed craint la retraite et la solitude qui l'accompagne. Ses enfants se sont éloignés de lui et vivent une vie qu'il ne comprend pas. Il se réfugie dans la tradition et la religion et, de retour au pays, dresse un bilan de sa vie d'exil.

Mes enfants ont la tête très arabe, la tête et les gestes, ils disent qu'ils sont intégrés, j'ai jamais compris ce que c'est ; un jour Rachid m'a montré une carte et m'a dit : avec ça je vote, moi aussi je suis français et européen, je lui dis, va doucement, déjà pour avoir les papiers t'as attendu plus d'un an et demi, tu vas pas commencer le même cirque pour te dire européen, n'oublie pas d'où tu viens, d'où tes parents viennent, c'est important, partout où tu iras, n'oublie pas que ton pays d'origine est inscrit sur ton visage, il est là, que tu le veuilles ou non. Moi, je n'ai jamais douté de mon pays, vous autres, vous ne savez pas de quel pays vous êtes, oui, vous vous dites français, je crois que vous êtes les seuls à le croire, tu penses que le flic te traite comme un Français cent pour cent ? Oui, si tu vas au tribunal, le juge dira que t'es français, il est obligé, mais il pense que tu es étranger, ou bien un bâtard. On dirait que la France a fait plein de gosses avec une femme venue d'ailleurs et que ces enfants, elle a oublié de les déclarer, je veux dire de les reconnaître, c'est curieux, de toute façon, rien ne sera facile pour vous ! Quand nous sommes arrivés, il y avait déjà des immigrés, des gens d'Italie, d'Espagne, du Portugal. Ils nous regardaient avec un œil pas sympathique, en fait, ils étaient de moins en moins immigrés, leurs pays allaient tous entrer dans l'Europe et nous, nous sommes restés sur le quai, je veux dire sur

le trottoir, on voulait bien de nous, mais tant qu'on restait discrets, il fallait pas trop parler ni bouger. Puis un jour, je venais à peine d'arriver, les Algériens qui étaient en guerre pour l'indépendance de leur pays décidèrent de manifester dans les rues de Paris. Je n'y étais pas, mais je sais que beaucoup de chambres d'Algériens restèrent vides après la manifestation, leurs habitants étaient morts. On en parlait en baissant la voix ; on avait peur parce que la police rôdait tout le temps autour de la cité.

N'oublie jamais d'où tu viens, mon fils. Dis-moi, c'est vrai que tu te fais appeler Richard ? Richard Ben Abdallah ! Ça va pas ensemble, tu maquilles le prénom mais le nom te dénonce, Ben Abdallah, fils de l'adorateur d'Allah ! C'est lourd ! Comment t'as fait ? Tu as changé aussi le nom ? Ah, tu as supprimé l'adorateur d'Allah et tu as juste laissé Ben, oui, on pourrait te prendre pour un juif, c'est ça, tu veux effacer tes origines et trouver un bout de place, un petit tabouret chez les Français, juifs de préférence, dis-moi, est-ce que ça marche ? Est-ce que tu trouves plus facilement du travail ? Tu as fait ça pour entrer en boîte de nuit ? Il ne m'a pas répondu, parti en courant... Richard ! Dire que j'ai égorgé un beau mouton le jour de son baptême ! Rachid c'est plus beau que Richard, enfin qu'y puis-je ?

Tahar Ben Jelloun, *Au pays*, Gallimard (2009) ; rééd ; Folio (2010)